



numéro 8

Septembre 2008

Maroc, Sur la route des immigrés

Adil Boudrik et Amaël Buvelot

Etudiants à l'IRTS Champagne-Ardenne

Éditorial

Ecrire et voir autrement

Le nouveau numéro d'Eclairages vous fait partager une expérience remarquable : un extrait du carnet de voyage réalisé par deux étudiants allant jusqu'au Maroc.

L'un, Adil Boudrik, part retrouver sa famille qu'il n'a pas revue depuis plusieurs années, l'autre, Amaël Buvelot accompagne son ami avec pour projet la découverte d'une culture, d'un pays.

Ces étudiants, dont l'amitié s'est forgée sur les bancs de l'IRTS, relatent les rencontres qui jalonnent ce voyage. Des hommes et des femmes qui dans leur diversité nous font toucher de plus près la notion d'humanité.

Ce récit est aussi une aventure intérieure, celle de l'écriture où dans un même texte Adil et Amaël conjuguent leur sensibilité et la justesse de leurs observations.

Nous avons souhaité publier ce texte qui illustre la démarche de formation menée à l'IRTS. Il s'agit d'une démarche d'ouverture, sensibilisant à la question interculturelle. Au-delà de l'aventure et de l'amitié, vous trouverez une résonance aux phénomènes et concepts étudiés sur les bancs des amphithéâtres : immigration, intégration, différence, exclusion, identité, altérité.

Ce texte nous dévoile aussi les représentations, les préjugés, les stéréotypes.



Sources : Google Earth

La promotion de ce travail doit également beaucoup à Catherine Tourrilhes, cadre pédagogique et sociologue ; elle a perçu la qualité de l'engagement de ces deux étudiants et les a accompagnés jusqu'au partage de cette aventure.

Pour terminer, je voudrais aussi souligner la qualité des relations de notre institut avec le Maroc puisque cette année plusieurs étudiantes ont pu s'y rendre en stage avec le concours du Conseil Régional.

Michel Charpy

Directeur Général de l'IRTS
Champagne-Ardenne

Un voyage à deux dans l'interculturel

Montaigne disait déjà au XVI^e siècle dans ses Essais, « nous pensons toujours ailleurs »⁽¹⁾, formule reprise par Nicole Lapierre au début de son ouvrage *Pensons ailleurs* qui fait l'éloge du déplacement, du décalage et du décentrage, c'est-à-dire de toutes ces personnes déplacées qui sont sorties des sentiers battus, qui ont franchi des barrières sociales, culturelles en dépassant des frontières pour aller sur des terres inconnues ... Ces gens-là refusent les classements et les enfermements, ce sont des étrangers qui ont une expérience décalée qui amène à l'attitude interrogative et stimule la pensée. Simmel définit l'étranger comme un homme venu d'ailleurs qui est dans l'entre-deux, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, ce qui lui donne cette capacité à être à la fois à distance et en proximité.

Qui dit interculturel dit rencontre de cultures différentes dans ce qu'on pourrait appeler un espace transitoire dynamique ou espace intermédiaire de socialisation qui se remplit de relations et d'échanges réciproques. On est dans l'inter, dans l'entre-deux et non pas dans l'entre-soi, dans un espace où il y a interaction qui est pour Simmel⁽²⁾ une inter-relation dynamique entre polarités opposées, source de tension mais créatrice de vie, de socialisation et de culture. Dans l'interculturel, il faut décidément accepter de ne plus être dans une logique binaire identique/différent mais dans une troisième voie qui est la construction dynamique d'un monde unifié dans la diversité. La prise en compte de la relation interculturelle et de ses situations a conduit à une définition dynamique de la culture qui est un processus permanent de construction, déconstruction et reconstruction. Cela ne se passe pas sans confrontation (structurante), incertitude et risque dans la relation.

Nous traitons de la question interculturelle dans la formation des travailleurs sociaux, de l'immigration et de la problématique de l'intégration pour réfléchir sur nos représentations de l'étranger, de la différence, des préjugés et des stéréotypes. Nous abordons les phénomènes de stigmatisation, de racisme ou de discrimination dont certaines populations font l'objet (que ce soit de manière consciente ou le plus souvent inconsciente). On parle de l'étranger, de l'exilé, du réfugié, du marginal, de l'immigré, de l'expatrié, de celui qui a opéré un déplacement avec plus ou moins de souffrance et d'insécurité, de sentiment de solitude et d'étrangeté. Emerge alors une réflexion sur l'altérité et l'ethnocentrisme et une prise de conscience du

déplacement nécessaire pour rencontrer l'autre. Il est question d'identité (l'identique, la « mêmété ») et de différence, d'altérité, de social et de culture.

Méthodologiquement, l'apprentissage interculturel⁽³⁾ demande des mises en situation, des expériences, parfois des chocs culturels qui amènent à une attitude interrogative où nos représentations, nos façons d'agir, de penser, de percevoir, de sentir, de juger ne vont plus de soi et où l'on s'aperçoit qu'il y a d'autres manières de voir la réalité ce qui nous amène à ré-interroger notre propre socialisation et notre propre culture et à nous enrichir au contact d'autres cultures.

Les enseignements à l'IRTS, et en particulier la transversalité recherchée dans la formation des travailleurs sociaux, offrent des occasions de rencontres qui amènent à des expériences de « voyages » qui valent plus que tout discours sur l'approche interculturelle ou ethnologique que nous tentons de transmettre aux étudiants.... Adil et Amaël nous racontent l'histoire d'une rencontre improbable et d'une expérience interculturelle qui va nous emmener sur « la route des immigrés » dans ce voyage entrepris vers l'inconnu pour l'un et dans un retour au pays pour l'autre. Leur carnet de route est vivant et plein de péripéties d'un voyage à la découverte d'un autre monde et de l'étranger en soi. C'est une écriture à deux, un texte métissé, une histoire d'amitié...

Un petit livre est paru en 2007 écrit par le philosophe Michel Onfray, *Théorie du voyage*⁽⁴⁾ : c'est un éloge du déplacement et du voyage à deux qui permet, selon lui, « une amitié construite, fabriquée jour après jour, pièce par pièce » amenant à la découverte de soi et de l'autre. Il y parle de cette innocence nécessaire pour s'immerger dans un monde inconnu, de l'oubli nécessaire de ce qu'on a lu, appris, entendu... désireux de saisir de l'intérieur, de comprendre.

Nous avons le plaisir de publier ici la première partie de ce carnet de voyage d'Adil et Amaël « Sur la route des immigrés »...

Catherine Tourrilhes

(1) Lapierre N. (2004), *Pensons ailleurs*, Paris, Stock.

(2) Simmel G. (1992), *Le conflit*, Paris, Circé.

Simmel G. (1999), *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF.

(3) Demorgon J. (1991), *L'exploration interculturelle. Pour une pédagogie internationale*, Paris, Armand Colin.

Ladmiral J.R. et Lipiansky E.M. (1989), *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin.

Todd E. (1994), *Le destin des immigrés. Assimilation et ségrégation dans les démocraties modernes*, Paris, Seuil.

Camilleri C. et Cohen-Emerique M. (dir.) (1989), *Chocs des cultures : concepts et enjeux pratiques*, Paris, L'Harmattan.

(4) Onfray M. (2007), *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Paris, Le Livre de Poche.

Préambule

« Adil et moi, Amaël, nous nous sommes rencontrés à l'IRTS de Reims, le jour de la rentrée 2006. Je me rappelle très bien lorsqu'il a demandé à toute la promotion (TISF - ME) (*) si quelqu'un voulait bien l'héberger deux soirs par semaine ... personne n'a répondu. Après quelques secondes, je lui ai dit que cela ne me dérangeait pas de l'accueillir. Nous venons tous deux du même département, la Meuse. Il habite près d'un village où j'ai bien profité de mon adolescence avec des copains. Au début, j'ai été frappé par son âge. Je pensais qu'il avait le même âge que moi (25 ans). Mais Adil est déjà un « daron » (34 ans), père de deux jolies petites filles. Du fait de notre colocation, nous avons appris à nous connaître et à nous apprécier. Il nous arrive même de nous entraider pour les différents travaux dans le cadre de nos formations. Mais également quelques travaux de bricolage dans la maison qu'il vient d'acheter.

Moi le Français et lui l'immigré marocain étions aux prémices d'une relation amicale basée sur le respect de nos différences. Adil a une expérience de vie très riche :

- Enfance au Maroc
- Immigration en France, choc culturel, intégration
- Eloignement familial...

Je n'ai pas une expérience de vie aussi riche que lui mais malgré tout...

- L'aventure des saisons à la montagne, les galères
- Mes différents métiers auprès d'enfants...
- Les milieux que j'ai pu côtoyer...

L'idée du voyage : Adil avait l'intention d'aller au Maroc pour voir sa famille (mère, frères et sœurs), cela faisait 4 ans qu'il n'y était pas allé. Il m'a proposé de venir ; le fait de vivre cette aventure m'a tenté. »

Les motivations sont différentes :

Adil : « depuis la naissance de mes filles, je voulais y aller dans le but de parler de ma famille, de mes filles. Je vis maritalement avec ma compagne française, ce qui n'est pas bien accepté par ma famille au Maroc. J'ai grandi en France, je fais ma vie en France, mon point de vue et ma culture sont différents. L'intégration nous a séparés [...] Par conséquent, les conflits intra-familiaux sont pesants, j'ai voulu par ce voyage désamorcer ces conflits, en leur faisant part que je ne serai jamais l'homme qu'ils auraient voulu que je sois. Avant de me rendre au Maroc j'ai préparé ma venue et celle d'Amaël avec ma sœur qui m'a toujours soutenu et a toujours respecté mon choix. Ma sœur n'a jamais quitté le Maroc, elle a 2 petites filles et vit avec son mari et sa belle famille. »

Amaël : « partir à l'aventure, approfondir mes connaissances sur la population, la culture maghrébine, car je serai amené à rencontrer cette population dans

mon futur métier de travailleur social, le goût du risque. Je ne savais pas ce qui m'attendait là bas, mais j'avais confiance en Adil, nous étions soudés par notre relation amicale. J'ai aussi des potes marocains qui m'ont raconté leur voyage, plus un cousin qui est déjà parti un mois chez l'habitant. »

Carnet de bord

Lundi 30 juillet 2007 : nous partons en voiture de Le Neufour dans l'est de la France, où demeure Adil, à 5h00 du matin. Casablanca n'est qu'à 2500 kilomètres... Le voyage se passe bien ; pour traverser la France nous prenons les nationales. Nous arrivons vers 20h00 à la frontière espagnole, le pays basque est magnifique (Saint-Jean-de-Luz, Andaye...). Nous passons la frontière. Adil m'explique qu'une nationale à 4 voies traverse toute l'Espagne. Nous passons les Pyrénées puis nous nous arrêtons pour une pause à 300 kilomètres de Madrid.

Mardi 31 juillet : nous reprenons la route à 9h00, après avoir bu un café dans une station-service. Les Espagnols n'ont pas les mêmes normes que nous concernant la propreté : des détritiques jonchent le sol, les cigarettes sont écrasées par terre ; les beignets qu'ils vendent sont secs, ils doivent être là depuis une semaine. Nous apercevons une famille marocaine. L'homme a l'air étonné de voir un Français en compagnie d'un Marocain ; nous les rencontrerons de nouveau par la suite. Direction Madrid, le climat se réchauffe de plus en plus, la verdure laisse place à la terre rouge. Vers 11h00, nous passons Madrid. C'est une immense ville. Beaucoup d'immeubles, d'infrastructures se construisent ; la ville est en plein développement.



Crédit photo : Guillaume Mistral

Direction Malaga et le Sud de l'Espagne. Le soleil tape, il fait environ 40 degrés à l'extérieur. Sur des centaines de kilomètres, il y a des champs d'oliviers à perte de vue. Nous voyons également, sur les sommets des collines, l'imposant taureau noir espagnol. Une chose qui m'a frappé, ce sont les innombrables stations-services qui jalonnent la route : il y en a une tous les 5 kilomètres. Nous nous arrêtons justement dans une station pour manger un peu et nous reposer. Ne sachant

(*) TISF — ME : Technicien de l'Intervention sociale et familiale et Moniteur éducateur

pas lire l'espagnol, je conseille à Adil de prendre un sandwich bien précis ; nous avons tous deux un sandwich au jambon braisé. Alors que nous mangeons, arrive l'homme marocain rencontré plus tôt avec sa petite famille. Il remarque tout de suite qu'Adil mange du porc, il le fusille des yeux (le porc est interdit dans la religion musulmane), nous nous empressons de finir notre sandwich « interdit » et reprenons la route. « Il ne nous lâche pas celui là, il va me faire la morale » dit Adil en rigolant.

Nous arrivons à Malaga, il nous reste environ 150 kilomètres avant d'arriver à Algésiras. Ces derniers kilomètres se font près de la côte, la mer est là tout près. Le sud de l'Espagne est très touristique : hôtels, restaurants, résidences sont implantés en continu sur une centaine de kilomètres de côte. C'est beau, mais cette surexploitation de la côte par le béton nous donne un goût amer. Sur la route également, il y a d'innombrables enseignes qui vendent des billets pour toutes les compagnies de ferries.

Enfin, dernière étape européenne avant l'Afrique : Algésiras. Cette ville a un parfum spécial. On y rencontre toutes les cultures, toutes les couleurs de peau, c'est le carrefour de l'Europe et de l'Afrique. Nous nous arrêtons pour acheter des cadeaux destinés à la famille d'Adil, c'est une tradition : vêtements pour les petites, micro-onde et lecteur DVD. Les Marocains sont friands d'électronique, c'est très cher au Maroc. Première mauvaise surprise, le prix du billet pour prendre le ferry a doublé. Il y a 4 ans, il était à 90 euros, à présent il est à 175 euros. En effet, chaque été, tous les Marocains d'Europe rentrent voir leur famille au Maroc. Cela représente beaucoup de monde et beaucoup d'argent pour le gouvernement espagnol, pourquoi ne pas monter les prix ? Les douaniers espagnols contrôlent les passeports, ils ont l'air méprisants à l'encontre des Marocains immigrés, on dirait des gardiens de bétail qui rassemblent les voitures pour les monter dans la bétailière, euh... dans le ferry.

Nous embarquons vers 22h00. Je remarque que les voitures des immigrés sont pleines à craquer de présents pour leur famille. Le moindre petit espace est comblé, les toits des voitures sont chargés à des hauteurs surprenantes. Une fois la voiture montée à bord, non sans difficulté, nous allons sur le pont et là, il faut faire la queue pour tamponner les passeports. Adil est obligé d'aller dans une autre file pour enregistrer l'immatriculation de la voiture. Une fois le passeport tamponné, Adil croise le regard de l'homme marocain qui l'avait surpris mangeant le sandwich au porc : « décidément il me suit celui là, manquerait plus qu'il soit le voisin de ma sœur. »

Adil étant dans sa file, je suis livré à moi-même : je me sens désabusé, oppressé. Je me retrouve au milieu de 400 Marocains : des familles, des enfants, des jeunes, des vieux, je suis le seul Européen. Le stress monte, la sueur coule sur mon front mais je ne montre pas que je

suis mal à l'aise. « Chacun son tour... ». Mon premier réflexe est de tenir fort ma sacoche dans laquelle se trouvent portefeuille, passeport, appareil photo. J'évite le regard des gens, je me sens tout seul, mais je fais face. Une fois mon passeport tamponné, je vais fumer une cigarette à l'extérieur du ferry pour faire redescendre la pression, mais trois jeunes immigrés me lancent des regards menaçants. Ils doivent se dire « il n'est pas à sa place le p'tit Français ». Mais bon, un peu de provoc, ce n'est pas la mort. Je pense que j'ai ressenti ce qu'un Marocain peut ressentir quand il est en France : discrimination quant à la couleur de peau, regard méprisant...



Douane de Tanger — sources : Google Earth

Après deux heures de traversée, nous arrivons à Tanger. L'ambiance est stressante, tout le monde veut descendre le plus vite possible du ferry. Au port de Tanger, les douaniers essaient d'organiser au mieux les files de voitures. Il y a un nombre impressionnant d'hommes et de femmes en uniforme. Adil me dit que les douaniers vont nous taxer. Au premier contrôle, pas de « taxage ». Le douanier vérifie juste nos passeports et jette un rapide coup d'œil sur nos bagages. Au deuxième contrôle, 20 mètres plus loin, un douanier essaye de nous soustraire 50 dirhams (5 euros) : « no money, juste la carte bleue » lui rétorque Adil, alors que nous avons des sous. Le douanier insiste et va jusqu'à hausser le ton, mais il nous laisse finalement passer.

Adil me fait remarquer les jeunes femmes en uniforme. Elles sont là pour surveiller les douaniers qui taxent, mais elles sont, elles aussi, pour la plupart corrompues. Adil m'explique également que, pour pallier cette taxation intempestive des immigrés, Mohamed VI, roi du Maroc, a instauré la présence de deux douaniers sur le ferry pour contrôler les passeports. Autrefois, la vérification des passeports se réalisait au port de Tanger. Les douaniers demandaient systématiquement un « bakchich » pour le tampon. Enfin, après trois quarts d'heure d'attente et après avoir assisté à ce manège « je te taxe, si tu veux rentrer au Maroc » nous sortons du port. Il est environ minuit.

Mercredi 1er août : le trafic des voitures est dense, il faut forcer pour se faire un passage. Nous entrons dans la ville de Tanger. C'est mon premier contact avec la population marocaine. A cette heure avancée, le front de mer est comble : beaucoup de jeunes marchent et s'amuse, ils sont habillés à l'européenne. Des vendeurs à la sauvette toquent à nos fenêtres, ils essaient de nous vendre des babioles. Le flux de voitures des immigrés se disperse peu à peu... Nous sortons de Tanger pour prendre l'autoroute payante. N'ayant pas encore changé nos euros en dirhams,

j'ai demandé à Adil si nous pouvions malgré tout la prendre. Adil me dit de ne pas m'inquiéter, qu'il y a la possibilité de changer les euros dans des stations-services. Après quelques kilomètres dans un brouillard très épais, du fait de la mer à proximité, nous nous arrêtons dans une station-service qui est très « classe » et typée : restaurant avec une grande terrasse, une fontaine et une dizaine de serveurs en uniforme. Nous commandons un demi-kilo de kefta, viande hachée épicée cuite au feu de bois. Nous nous installons sur la terrasse. Le serveur qui s'occupe de nous est très bavard, il parle très bien français. Une fois servis, nous nous délectons, et là : « c'est pas possible, encore lui », il s'installe avec sa famille à une table tout près de nous. Gênés par son regard, le kefta n'a pas fait long feu [...] Nous faisons du change pour payer l'autoroute.

Au petit matin, Adil me réveille, nous arrivons aux portes de Casablanca. « Bienvenue dans un autre monde, bienvenue au Maroc ». Pas mal de choses sont choquantes : la vétusté des véhicules, les bus « blindés » de monde qui dégagent une fumée noire, les charrettes tirées par des chevaux ou des ânes, les détritrus qui jonchent le bord de la route, les nids de poules, les gens qui traversent à pied cette voie très rapide. Dans la périphérie de Casablanca, on peut observer qu'il y a énormément de bidonvilles et de quartiers populaires. Adil me dit qu'il y a quelques années il y en avait beaucoup plus. Plus nous approchons du centre ville, plus les habitations sont décentes. Nous nous arrêtons pour faire du change. Dix dirhams égalent un euro.

Nous nous dirigeons vers le quartier où demeure Wahiba, la sœur d'Adil et sa belle-famille. Nous entrons dans un bidonville entouré d'un mur, il se situe tout près de la mer. Les rues sont étroites, en terre battue, il y a beaucoup de détritrus par terre. Les « maisons » semblent petites, de plein pied, les toits sont



Crédits photos : Adil Boudrik et Amaël Buvelot

en tôles. Après une hésitation sur l'emplacement de la maison (en effet, en quatre ans d'absence, Adil ne reconnaît plus le quartier) nous apercevons El kabira, sœur aînée de Moustafa, mari de Wahiba. Elle nous accueille dans la tradition : thé, café, olives, beurre, gâteaux et crêpes marocaines,... Nous nous installons

dans la pièce réservée aux hommes : un grand « sdari » (canapé typique) est accolé à chacun des quatre murs, un grand tapis recouvre le sol et, accroché au mur, il y a le traditionnel tableau de la Mecque. Nous discutons avec Nabil, frère cadet de Moustafa et avec son père. La discussion est soudainement interrompue par l'arrivée des enfants, Nadia et Aya, les nièces d'Adil, ainsi que Mohamed et Najwa qui sont les



Crédits photos : Adil Boudrik et Amaël Buvelot

enfants de la « grande famille » et qui viennent de la campagne pour étudier à Casablanca. C'est une valeur traditionnelle de la famille que d'aider ses proches pour leur permettre une meilleure éducation. En effet à la campagne, ils ne vont pas à l'école. En attendant le repas, ils nous proposent de prendre une douche, nous en avons bien besoin, car cela fait trois jours qu'on ne s'est pas lavés ... Dans la maison, tout le monde s'active à la préparation du repas. Vers 14 heures, Wahiba arrive. Les retrouvailles sont chaleureuses et pleines d'émotions. Wahiba est en pleurs.

Adil : Je suis heureux de retrouver ma sœur, en effet cela fait quatre ans que je ne l'ai pas vue ; d'ailleurs elle me le reproche. Je lui dis que ce n'est pas si simple de venir tous les ans, il faut du temps, de l'argent et puis il y a eu les naissances de mes filles, Elia et Naëly et aussi les études... Wahiba me parle de sa famille. Elle a l'air épanouie de vivre dans cette maison, avec sa belle famille. Je constate qu'elle a une place importante au sein de la maison car tout le monde la respecte et l'écoute. Cette place importante vient du fait que c'est ma sœur qui subvient en partie aux besoins de la famille. Elle est secrétaire de direction dans une fabrique de lunettes, elle gagne un bon salaire et semble fière d'avoir réussi. De plus elle est maman de deux jolies filles adorables et pleines de vie. Elles sont scolarisées dans une école privée.

Après le copieux repas, plat de légumes en entrée, suivi d'une dinde aux pruneaux, nous allons nous balader Nabil, Amaël et moi près de la mer, derrière la maison. Amaël est choqué par le nombre de détritrus à terre, en effet le ramassage des ordures est quasi inexistant dans ce lieu. Nous nous arrêtons près des rochers, les jeunes du bidonville se baignent au milieu des sacs plastiques. A proximité, il y a une belle plage réservée aux touristes et aux personnes qui ont les moyens, car pour poser sa serviette, il faut donner 30 dirhams. Par la suite, nous allons dans un appartement que la famille met à notre disposition pendant notre séjour. Il se situe à Anassy, dans un quartier populaire de Casablanca. Si l'extérieur des immeubles est vieux, l'intérieur de l'appartement est

très décoré : plafond en plâtre sculpté, carrelage en mosaïque sur les murs...

Après avoir déposé nos affaires, nous allons boire un coup dans le centre de Casa. Pour nous y rendre nous prenons la voiture, je dis à Amaël « tu ne pourras pas conduire, il faut penser comme un Marocain pour ne pas créer d'accident. » En effet, le trafic est dense et traître, il faut faire attention à tout : piétons qui traversent au dernier moment, vélos et mobylettes qui slaloment entre les voitures. Les taxis rouges (couleur spécifique à Casa) forcent le passage, les signalisations ne sont pas toujours respectées ; au feu rouge lorsqu'il y a la place pour deux files de voitures, on se retrouve à cinq files ! Klaxons, fumées et engueulades sont permanents. Dans la ville, le nombre de policiers est incroyable, il nous semble que le pays est hyper protégé ; on a traversé plusieurs barrages de policiers armés. Il y a aussi des policiers en civil, la population les appelle les « hanouchs », ce qui veut dire les « serpents ». Il y a également des « mrouds », des militaires armés de matraques qu'on peut voir lorsqu'il y a une foule de personnes (le souk ou en ville le soir), ce sont eux qui chassent les marchands ambulants.

Au café, nous prenons notre « kawa halib ». Nabil nous montre une grande cicatrice sur son ventre. Il nous explique son aventure : il est tombé très malade, mal de ventre, température, vomissement. Il est allé à l'hôpital et doit se faire opérer. On lui demande une immense somme (20 000 euros environ) sans lui dire



Crédits photos : Adil Boudrik et Amaël Buvelot

de quoi il souffre ; mais il ne peut pas payer, ni sa famille. Nabil a traîné sa maladie durant plusieurs mois, sa santé se dégrade. Alors la famille prévient son frère qui demeure en Belgique en lui disant que Nabil est mourrant. Son frère belge arrive au Maroc pour l'aider, il a contracté un crédit pour le sauver. A ce jour Nabil ne sait toujours pas ce qu'il a eu. Ceci pour expliquer que, se faire soigner au Maroc revient très cher, les médicaments sont très chers également et les personnes qui ont de l'argent sont en général prioritaires pour les soins à l'hôpital ou à la clinique.

Tard le soir, nous rentrons à Anassy pour nous coucher.



Crédits photos : Adil Boudrik et Amaël Buvelot

A quatre heures du matin, Amaël est réveillé par l'appel à la prière, au haut-parleur. Ça fait bizarre la première fois ! Au lever du jour, nouvelle surprise, Amaël est de nouveau réveillé par les marchands de figes et de pastèques qui crient à tout va pour vendre leur marchandise. Les murs sont tellement peu épais qu'il a l'impression que les vendeurs sont dans la chambre. Il grogne et moi je ris.

Le reste de la semaine nous l'avons passé auprès de ma grande famille. Et avec Nabil, notre ami, notre guide, nous avons visité Casa, la mosquée, le souk, la plage,...

Quelques observations : durant le séjour, Amaël est étonné de trouver que les Marocains sont très conviviaux, d'approche facile et ont énormément de valeurs. Pour eux l'hospitalité est sacrée et indispensable. Ils pourraient s'endetter pour nourrir la personne invitée. Néanmoins, comme ils le disent, leur hospitalité « ne dure que 5 jours », par la suite c'est aux invités de mettre « la main à la poche ». La vie n'est pas facile au Maroc, en effet, énormément de personnes vivent dans des conditions précaires visibles : les bidonvilles, sans moyen de locomotion, un repas par jour, peu de viande à table, aucun loisir...

En outre, je sais que les Marocains acceptent des mensonges des immigrés sur les conditions de vie réelles en France. En effet, le côté matérialiste des immigrés (belles voitures, cadeaux,...) et le fait qu'ils amènent pendant une petite période de l'argent à leur famille, peut faire croire aux Marocains que les immigrés ont une vie aisée en France. Le niveau de vie en France est plus confortable qu'au Maroc : un SMIC en France représente 4 SMIC au Maroc. Mais malheureusement, pendant la période d'été les prix

flambent au Maroc, les immigrés font énormément d'achats et de courses pour leur famille : en 4 ans, les prix ont été multipliés par 2. Les prix sont



Crédits photos : Adil Boudrik et Amaël Buvelot

pratiquement identiques en France : pour la viande, les produits laitiers, l'électroménager, les produits d'entretien, les carburants...les Marocains subissent cette hausse du coût de la vie.

Par ailleurs, au Maroc il y a peu de droits sociaux, pas de sécurité sociale pour les personnes hors du marché du travail. L'allocation chômage et le RMI sont inexistantes. Les personnes qui sont employées ou ouvriers ne touchent pas plus de 2500 dirhams par mois (250 euros), c'est le SMIC au Maroc. Il n'y a pas d'A.P.I. (Allocation Parent Isolé) malgré la banalisation des divorces au Maroc. De par la culture marocaine les femmes divorcées ont rarement la possibilité de se remarier car elles ne sont plus vierges. Il n'y a pas de protection de l'enfance. Les « enfants des rues » est un phénomène courant au Maroc. Il existe quelques foyers qui les accueillent, ils sont financés par des dons. Il n'y a aucune structure accueillant les personnes handicapées. Ces dernières ont le droit d'avoir un badge prouvant leur handicap. La loi les autorise également à mendier. Pour les autres personnes, la mendicité est interdite.

Le gouvernement fait beaucoup d'efforts pour moderniser le Maroc et désenclaver le territoire : on a observé la construction d'autoroutes, de ponts, de chemin de fer (futur TGV)... En revanche, la politique sociale reste à développer. Par ailleurs, les Marocains ne payent pas d'impôts directs, taxe d'habitation, impôts locaux, sauf pour les personnes habitant le centre ville. Les entreprises, commerces et restaurants versent une taxe annuelle à l'Etat.

Les Marocains de France envoient de l'argent à leur famille : on peut remarquer en pleine ville des affiches publicitaires géantes pour inciter les Marocains immigrés à investir dans des banques et à ouvrir des comptes pour leurs familles au Maroc. Les slogans sont : « envoyer de l'argent pour votre famille », « gratuité de l'ouverture de compte », « proposition de cartes de crédit »...

Par la suite, Amaël et moi avons pris deux jours de vacances pour nous reposer à Marrakech. Nous avons été déçus par cette ville très chère et très touristique. Nous sommes allés au souk qui se situe autour de la place Jemaelfna. Les vendeurs, croyant que j'étais un guide pour Amaël, essayaient de m'attirer dans leur boutique en me disant en arabe « ramène-le, qu'on l'arnaque ». En partant de Marrakech, nous avons pris un rond-point, un sifflet se fait entendre, un gendarme nous arrête : « vous n'avez pas respecté la priorité à droite ». C'est vrai, au Maroc pour certains ronds-points, la priorité est à droite. Nous payons la « traditionnelle » amende de main à main. Chères, les vacances !

De retour à Casablanca, nous commençons à nous sentir fatigués, la ville nous stresse, nous avons hâte de rentrer dormir dans l'appartement à Annasy, il est minuit. Arrivés à l'appartement, un jeune s'approche d'Amaël pour lui demander avec insistance 50 dirhams, Amaël refuse énergiquement, le jeune lui montre une plaie saignante sur son bras et sort une machette. Croyant qu'il allait l'agresser, Amaël lève la voix. C'est à ce moment-là que j'interviens en parlant au jeune en arabe, cherchant à apaiser l'atmosphère. Le jeune a le regard vide et semble très tendu, il nous dit qu'il n'a plus rien à perdre, il veut absolument de l'argent. Afin d'éviter l'accident, je lui parle et l'éloigne d'Amaël. Il commence à parler de son vécu en France, il s'est fait expulser car « il a trop abusé » et a eu de gros problèmes avec la justice. Le jeune parlait parfaitement la langue française avec des expressions de chez nous. Nous avons réussi à nous en dégager en lui faisant croire que nous avions une solution pour qu'il retourne en France et en lui proposant de nous revoir le lendemain. Le jeune a fini par rentrer chez lui. Nous n'avions pas le choix, on ne l'a pas revu.



Crédits photos : Adil Boudrik et Amaël Buvelot

Nous passons le reste du séjour chez ma mère à Mohammedia, un arrondissement de Casablanca situé au bord de la plage...

Nous commençons à préparer nos affaires pour le départ, nous passons chez toute la famille pour les remercier et les saluer. C'est chargés de souvenirs dans nos têtes, dans nos cœurs et dans le coffre que nous nous apprêtons à repartir.

Sur le retour il y a eu encore beaucoup de péripéties, notamment pour accéder à Ceuta où nous avons pris une route perdue dans la montagne,



Crédits photos : Adil Boudrik et Amaël Buvelot

la frontière de ce territoire espagnol en plein Maroc étant protégée d'immenses grillages électriques et de murs en béton. Nous nous serions crus à la frontière israélo-palestinienne. Pour rentrer, il fallait passer beaucoup de barrages, les douaniers nous fouillaient méticuleusement, ces fouilles, intenses et longues nous ont fait rater le ferry. Nous avons passé la nuit sur l'embarcadère où nous avons pu voir un véhicule se faire découper par les disqueuses des douaniers espagnols. La nuit fut courte pour moi : alors qu'Amaël ronflait dans la voiture, j'ai surveillé des jeunes présents sur les lieux ; en effet on nous avait prévenus que des personnes mettaient de la drogue scotchée sous les voitures pour arriver de l'autre côté du continent, celle-ci étant récupérée par des personnes qui n'ont rien à perdre pour remettre la main sur la précieuse marchandise.



Frontera de Ceuta — Sources : Google Earth

à l'IRTS, de partager notre expérience avec nos camarades de promotion.

Le retour est long et pénible, la fatigue perturbe notre relation qui devient tendue, tout ça pour des histoires de conduite ! Malgré cela, nous sommes rentrés chez nous ravis et grandis et notre relation est devenue encore plus forte de par cette expérience. Nous sommes fiers, à la rentrée des cours

Quelques histoires courtes

- **Histoire de pastèque** : il y a beaucoup de marchands qui utilisent un âne pour tirer leur charrette. Un jour, un marchand de pastèques vendait sa marchandise, l'âne pris d'une soudaine panique renversa la charrette, toutes les pastèques furent abîmées et invendables, le chiffre d'affaire du marchand fut réduit à néant. Or il restait une pastèque intacte, le marchand la prit alors et l'éclata sur la tête du pauvre âne.
- **Histoire qui montre la mauvaise foi des policiers** : Nabil se baladait en voiture, il s'engagea dans une voie quand soudain des policiers l'arrêtèrent. Ils dirent à Nabil qu'il avait grillé un stop. Nabil rétorqua qu'il n'y avait pas de panneau stop. C'est alors que les policiers lui montrèrent un piquet en fer, « c'est le stop ». Il y avait bien le piquet mais pas le panneau. Nabil dû payer 200 dirhams pour un panneau stop fictif.
- **Histoire de Mustapha, un oncle d'Adil** : il raconte qu'une fois en Irak, il attendait le bus avec des Irakiens sous une chaleur écrasante. Le bus arriva, il était plein, les Irakiens empêchèrent Mustapha de monter. Le bus partit, le laissant seul. Mustapha pour se venger leur fit un doigt d'honneur. Les derniers passagers du bus virent le geste de Mustapha grâce au « téléphone arabe », l'affront vint aux oreilles des passagers de devant et au chauffeur qui arrêta le bus. C'est alors que tous les passagers irakiens descendirent du bus pour le « lyncher », heureusement que Mustapha courait vite...

Remerciements

Nous remercions l'IRTS de nous avoir permis de publier notre expérience du voyage au Maroc et plus particulièrement Madame TOURRILHES pour nous avoir épaulés et fait confiance dans la rédaction de ce témoignage.



Directeur de publication : M. Charpy — Responsable de publication : C. Tourrilhes — Comité de rédaction permanent : A. Cramet, A. Gosse, D. Lahaye, C. Marchand, G. Mistral, C. Turmel — Auteurs : Adil Boudrik et Amaël Buvelot — Comité de lecture Éclairages n°8 : C. Marchand, C. Tourrilhes, C. Turmel — Maquette, Illustrations graphiques, PAO : G. Mistral — Crédits photos : Adil Boudrik, Amaël Buvelot, G. Mistral — Tirage : 2000 exemplaires — Impression : Alliance Impressions (Reims).

La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs.